

CORPS FÉMININ, EXCISION ET ÉCRITURE DE LA RÉSISTANCE DANS *REBELLE* DE FATOU KEÏTA

AYEM YUSUF BITRUS
University of Jos, Nigeria

YUNUSA OLAITAN AREMU
University of Jos, Nigeria

RÉSUMÉ

Cet article examine *Rebelle* de Fatou Keïta comme une œuvre importante qui dénonce les violences infligées aux femmes dans les sociétés africaines d'aujourd'hui. En se basant sur le féminisme africain, les études postcoloniales et la sociocritique, cette étude montre que l'excision, au lieu d'être un simple rite culturel, est une forme de violence qui vise à contrôler le corps et la pensée des femmes. Le roman présente une héroïne qui se rebelle contre les règles patriarcales. Ses mots et sa rébellion montrent une forme d'écriture de résistance. Le roman de Fatou Keïta transforme la fiction en un lieu de débat idéologique et de sensibilisation sociale, en montrant le corps mutilé, la douleur physique et le traumatisme psychologique. Cet article soutient que *Rebelle* remet en question la façon dont on parle de la tradition, en s'opposant à une culture rigide et en proposant une vision basée sur les droits humains, la dignité des femmes et leur émancipation.

MOTS-CLES: Corps féminin, Excision, Violence Structurale, Féminisme africain, et Résistance.

ABSTRACT

This article analyses *Rebelle* by Fatou Keïta as a major work denouncing violence against women in contemporary African societies. Drawing on the frameworks of African feminism (gender inequalities within specific cultural, historical and social contexts while emphasizing women's agency and the balance between tradition and transformation), postcolonial studies, and sociocriticism, the study demonstrates that female genital mutilation, far from being a mere cultural rite, constitutes a structural and symbolic form of violence aimed at controlling women's bodies and minds. The novel portrays a heroine who breaks away from the patriarchal order, whose voice and rebellion embody a writing of resistance. Through the representation of the mutilated body, physical pain, and psychological trauma, Fatou Keïta transforms fiction into a space of ideological contestation and social awareness. The article argues that *Rebelle* contributes to a reconfiguration of discourse on tradition by opposing static cultural conceptions with a dynamic vision grounded in female dignity, and emancipation.

KEYWORDS: Female body, Female genital Mutilation, Structural violence, African Feminism, and Resistance.

INTRODUCTION

La façon dont le corps féminin est représenté est un point important dans la littérature africaine francophone contemporaine, surtout quand ce corps subit des violences justifiées par la tradition. L'excision est une de ces violences, car elle touche le corps, les symboles et les idées. Autrefois considérée comme un rite culturel ou initiatique, elle est maintenant remise en question par de nombreuses écrivaines africaines qui montrent ses conséquences physiques, psychologiques et sociales et *Rebelle* de Fatou Keïta s'inscrit dans cette façon de pensée critique. *Rebelle* a été publié à un moment où les droits des femmes et la pratique des mutilations génitales féminines étaient au centre des débats. Le roman propose une histoire engagée qui refuse de banaliser la violence. Le roman met en scène une héroïne qui se rebelle contre les règles patriarcales. Son corps mutilé devient à la fois le symbole de l'oppression des femmes et le début d'une prise de conscience personnelle et collective. Fatou Keïta ne se contente pas de dénoncer la situation, elle crée une forme d'écriture de résistance où les femmes s'élèvent contre les discours culturels et les systèmes de domination.

Cet article se propose d'examiner *Rebelle* comme une œuvre de contestation sociale et idéologique, où l'excision est vue comme une violence structurelle (une forme de violence indirecte, invisible et systémique, exercée non par un individu précis, mais par les structures sociales, politiques, ou culturelles) qui vise à contrôler le corps et la pensée des femmes. En utilisant le féminisme africain, la sociocritique et les études sur les traumatismes, nous entendons démontrer comment le roman transforme la souffrance personnelle en un discours politique capable de remettre en question les bases patriarcales de la tradition. Il deviendra clair que *Rebelle* ne se contente pas de montrer la douleur des femmes, mais qu'il crée une façon d'écrire sur la révolte, où le corps excisé devient paradoxalement un lieu de reconquête de soi et d'affirmation de son identité.

LE CORPS FÉMININ COMME CHAMP DE BATAILLE SOCIAL

Dans la littérature africaine francophone, le corps féminin est souvent présenté comme un lieu de tensions entre tradition et modernité, entre les règles sociales et les désirs personnels. Les écrivaines africaines essaient de faire du corps un lieu de revendication, en montrant les violences cachées par les discours patriarcaux. Carole Boyce Davies dit que « le corps des femmes africaines est souvent au centre des projets de contrôle social, mais aussi des façons de résister en racontant des histoires » (45). Cette idée est très présente dans les récits qui parlent de pratiques traditionnelles comme l'excision. Le corps devient alors un texte où s'écrit la domination masculine, mais aussi un lieu où l'on peut se rebeller. Dans *Rebelle*, le corps féminin est tout de suite placé au centre de l'histoire. Il ne s'agit pas d'un corps abstrait, mais d'un corps

qui souffre, exposé à la douleur. En montrant ce corps blessé, Fatou Keïta refuse d'embellir la violence et oblige le lecteur à voir directement la réalité de l'oppression.

CORPS, TRADITION ET CONTRÔLE PATRIARCAL

La tradition, telle qu'elle est présentée dans *Rebelle*, apparaît comme un ensemble de règles qui justifient le contrôle du corps féminin. L'excision est présentée comme un passage obligatoire, un rite censé assurer la respectabilité et l'intégration sociale des femmes. Mais cette idée cache une réalité beaucoup plus violente. Molar Ogundipe-Leslie souligne que « les traditions qui oppriment les femmes sont souvent défendues au nom de la culture, alors qu'elles servent surtout les intérêts des hommes » (28). Dans le roman, cette façon d'utiliser la tradition est montrée à travers les discours des personnes qui ont le pouvoir (anciens, exciseuses, membres de la communauté) qui imposent le silence et la soumission. Le corps féminin devient ainsi un lieu où se jouent les rapports de pouvoir. En refusant l'excision ou en dénonçant ses conséquences, l'héroïne de *Rebelle* ne fait pas que transgresser une règle culturelle, elle s'oppose à l'ordre social tout entier.

L'EXCISION COMME VIOLENCE STRUCTURELLE ET SYMBOLIQUE

Dans *Rebelle*, l'excision n'est jamais présentée comme un acte isolé, mais comme un système de domination patriarcale. Elle est donc une forme de violence structurelle, comme l'explique Johan Galtung : une violence inscrite dans les institutions, les règles sociales et les idées, qui empêche certaines personnes de s'épanouir. La mutilation ne touche pas que le corps, elle devient un moyen de contrôler la société. Le roman montre que l'excision est un rite, ce qui aide à la faire accepter par la communauté. En la plaçant dans le cadre de la tradition, la société empêche toute contestation et transforme la souffrance en devoir. L'héroïne comprend peu à peu que son corps ne lui appartient pas : il est vu comme un bien collectif, soumis au regard et au contrôle de la communauté. Cette perte de soi est importante, car elle marque le début de l'aliénation des femmes. Cependant, Fatou Keïta ne se contente pas de dénoncer la violence physique, elle insiste sur les conséquences psychologiques. Le corps excisé devient un lieu de mémoire douloureuse, de silence forcé et de honte. Le texte montre comment la violence entre dans les corps et se transmet de génération en génération, notamment par la participation des femmes elles-mêmes. Cette idée montre que les rapports de domination sont complexes et ne se résument pas à une simple opposition entre hommes oppresseurs et femmes victimes.

ÉCRITURE DU TRAUMA ET SUBJECTIVATION FÉMININE

Un point fort du roman est la façon dont il raconte le traumatisme. Le récit est fragmenté, il y a des retours en arrière et les descriptions sont intenses, ce qui montre qu'il est difficile de parler de la violence subie. L'écriture devient alors un moyen de se

reconstruire. Dire la douleur, c'est déjà commencer à la dépasser. L'héroïne de *Rebelle* refuse le silence auquel la tradition la condamne. Le fait qu'elle prenne la parole est un acte important : elle transforme son expérience personnelle en discours collectif. Cette idée rejoint les analyses du féminisme africain, notamment celles d'Oyèrónké Oyěwùmí, qui souligne qu'il faut penser la condition des femmes africaines à partir de leurs réalités, et non à travers des idées venues de l'extérieur. La résistance de l'héroïne n'est pas une imitation d'un modèle occidental, mais une façon de retrouver sa dignité dans son propre contexte culturel. Le corps mutilé devient alors le point de départ d'une reconquête de soi. La blessure, au lieu de bloquer l'identité, déclenche une prise de conscience. La souffrance se transforme en énergie pour se rebeller. Ainsi, Fatou Keïta inverse les rôles : ce qui était censé réduire la femme au silence devient ce qui la pousse à se révolter.

TRADITION, MODERNITÉ ET RECONFIGURATION DU DISCOURS CULTUREL

Un autre point important du roman est la remise en question d'une vision figée de la tradition. *Rebelle* ne rejette pas la culture africaine, mais remet en question les pratiques qui, sous couvert d'authenticité, perpétuent l'injustice. La tradition apparaît comme un lieu de tensions, traversé par des contradictions. Le texte participe à une reconfiguration de la façon dont on parle de la culture. Il oppose une vision dynamique, capable d'évoluer, à une tradition statique. Cette idée rejoint les débats actuels sur les droits humains en Afrique, où la défense des pratiques culturelles ne peut plus se faire au détriment du corps et de l'esprit des femmes. Le roman montre que la culture n'est pas immuable, mais qu'elle peut être négociée et transformée. L'héroïne (Malimouna) représente cette modernité critique. Elle ne subit pas, elle agit, s'interroge et refuse d'accepter son sort. Son parcours personnel prend alors une dimension collective. En dénonçant l'excision, *Rebelle* devient un texte engagé, tout en gardant sa qualité littéraire. L'engagement ne remplace pas la littérature, il s'y inscrit pleinement.

Violence symbolique et domination masculine

L'excision, au-delà de son aspect physique, est aussi une violence symbolique, comme l'explique Pierre Bourdieu, un sociologue français. Elle impose aux femmes une vision du monde où leur corps est perçu comme dangereux, impur ou incontrôlable sans l'intervention des hommes. Dans *Rebelle*, cette violence symbolique se voit dans la culpabilisation des victimes et la glorification du sacrifice. La douleur est présentée comme nécessaire, et toute remise en question est vue comme une trahison culturelle. Fatou Keïta déconstruit ces idées en montrant les effets de cette violence sur l'identité des femmes. Le corps excisé devient alors le signe d'une domination intérieure, mais aussi le début d'une prise de conscience.

L'excision: rite culturel ou violence structurelle ?

Un des enjeux importants de *Rebelle* est la confrontation entre les discours traditionnels qui justifient l'excision et l'expérience des femmes qui la subissent. Cette

pratique est souvent présentée comme un héritage ancestral, garant de l'honneur familial et de la cohésion sociale. Obioma Nnaemeka parle de « culturalisme stratégique », où certaines pratiques sont protégées de toute critique au nom de l'authenticité culturelle (359). Fatou Keïta remet en question cette idée en montrant que la tradition n'est ni figée, ni neutre, mais qu'elle évolue en fonction des rapports de pouvoir. Dans le roman, les discours qui justifient l'excision sont des moyens de domination qui réduisent les femmes au silence et les privent de leur liberté.

Excision et dépossession du corps féminin

L'excision est une perte totale du corps pour les femmes, car elle les prive du droit de disposer de leur propre corps et inscrit la violence au cœur de leur identité. Dans *Rebelle*, cette dépossession est décrite avec beaucoup d'intensité. Chantal Kalisa ajoute que « la mutilation du corps féminin crée une rupture entre la femme et son propre désir » (78). Cette rupture est importante dans le roman de Fatou Keïta, où la douleur physique se transforme en traumatisme psychologique, qui affecte la façon dont on se voit. L'excision apparaît comme une violence structurelle, soutenue par le système social, et non comme un simple acte isolé.

L'excision : un traumatisme durable

Dans *Rebelle*, l'excision ne s'arrête pas au moment de la mutilation, mais crée un traumatisme qui touche le corps et l'esprit. La douleur physique se poursuit avec des complications médicales, des troubles sexuels et une relation difficile avec le corps. Fatou Keïta refuse d'atténuer cette réalité, décrivant l'excision comme une violence qui dure longtemps. Cathy Caruth explique que le traumatisme est une répétition incontrôlée de l'événement violent dans la mémoire (11). Cette répétition se voit dans le roman à travers les souvenirs, les cauchemars et les silences qui hantent l'héroïne. Le corps devient un lieu de mémoire douloureuse que les mots ont du mal à exprimer. Le traumatisme est renforcé par le manque de reconnaissance de la souffrance par la société. La communauté, au lieu d'aider, exige le silence et la résilience. Cette négation du traumatisme isole la femme et renforce la violence.

ÉCRITURE DE LA DOULEUR ET POÉTIQUE DU TÉMOIGNAGE

Dans *Rebelle* de Fatou Keïta, l'écriture de la douleur est la base d'une façon d'écrire qui témoigne. Le roman ne fait pas que raconter un événement difficile, il crée une forme littéraire de la souffrance qui donne à l'expérience personnelle une dimension morale et politique. Cette représentation directe s'inscrit dans ce que, Elaine Scarry appelle « la matérialité de la douleur » (4), c'est-à-dire une souffrance qui ne peut pas être exprimée par les mots, mais qui doit être dite. La douleur de l'excision est inscrite dans le texte : elle traverse l'histoire, façonne la langue et donne à l'œuvre un ton sérieux, parfois dur, qui montre l'intensité de l'épreuve. La façon dont est montrée la scène du traumatisme est basée sur une écriture sensorielle. Les descriptions du corps, de la peur, du sang et de la douleur ne sont pas là pour choquer, mais pour rendre visible ce qui ne l'est pas. En montrant ce que la tradition cherche à cacher, le

roman témoigne : il montre et fait entendre ce qui est habituellement gardé secret. En se concentrant sur l'intérieur du personnage, le lecteur peut comprendre ce qu'elle ressent, ce qui renforce la proximité et l'empathie. La douleur n'est pas abstraite, elle est vécue, ressentie et mémorisée.

Cette façon de témoigner se manifeste aussi dans la fragmentation du récit. Les souvenirs arrivent par bribes, parfois sans lien, imitant le fonctionnement de la mémoire traumatique. Les silences, les pauses et les répétitions montrent ce qui ne peut pas être dit. L'écriture suit les failles de l'expérience, montrant que témoigner ne veut pas tout dire de façon linéaire, mais essayer de dire ce qui ne peut pas être dit. Cette tension est un des moteurs de l'écriture du roman. De plus, le témoignage dépasse le cadre personnel. À travers la voix de l'héroïne, c'est celle de nombreuses femmes excisées qui se fait entendre. L'histoire prend une dimension : elle transforme une expérience personnelle en parole collective. Cela donne au texte une valeur de document sur une réalité sociale souvent cachée. La littérature devient alors un lieu où l'on garde la souffrance des femmes et un moyen de dénoncer.

Enfin, cette façon de témoigner engage une responsabilité morale. En écrivant la douleur, l'auteure ne cherche pas seulement à émouvoir, mais à faire prendre conscience. Le fait de raconter l'histoire est une façon de réparer les choses : mettre des mots sur la blessure, c'est refuser de l'oublier. Ainsi, *Rebelle* fait de l'écriture un lieu de vérité où la douleur, au lieu d'être réduite au silence, devient un sujet de réflexion, de mémoire et de changement social.

SILENCE, HONTE ET TRAUMATISME

Dans *Rebelle* de Fatou Keïta, le silence, la honte et le traumatisme sont liés et structurent l'expérience du corps féminin mutilé et l'histoire du texte. L'excision n'est pas qu'une violence physique, c'est un moyen de créer un silence imposé, une honte intérieure et une blessure psychologique. Le silence est une règle sociale : il protège la tradition, préserve l'honneur familial et empêche toute remise en question. La jeune fille excisée apprend très vite que parler reviendrait à trahir la communauté. Le silence est donc une prolongation de la violence : il assure sa survie en empêchant toute parole différente. Ce silence crée une honte intérieure. Le corps excisé devient un corps marqué, à la fois valorisé comme « purifié » et secrètement chargé d'une souffrance. La honte naît de cette contradiction. La victime est obligée de célébrer ce qui l'a détruite, ce qui accentue le fossé entre son identité et celle que la société lui impose. L'histoire met en lumière cette tension en utilisant des procédés comme le point de vue interne et les souvenirs fragmentés, traduisant l'impossibilité d'une parole fluide. L'écriture suit les discontinuités de la mémoire traumatique.

Le traumatisme dépasse l'événement initial et dure longtemps. Il affecte la relation au corps, à la sexualité et aux hommes. La douleur ne se limite pas au moment de l'excision, elle revient dans les expériences ultérieures, notamment conjugales. Le texte suggère que l'excision crée une « mémoire incorporée » : le corps devient archive de la violence. Ce traumatisme s'accompagne d'un sentiment d'isolement, car la souffrance est gardée secrète, partagée dans un secret collectif, mais rarement exprimée. Cependant, l'œuvre ne se limite pas à montrer la passivité. En brisant le

silence, la protagoniste transforme la honte en parole et le traumatisme en résistance. L'écriture devient un lieu de reconfiguration identitaire. En racontant ce qui ne peut pas être dit, *Rebelle* transforme le silence en dénonciation et la blessure en critique. Ainsi, le roman fait du passage du silence à la parole un geste politique : écrire, c'est rompre la chaîne de la transmission silencieuse de la violence et ouvrir la possibilité d'une mémoire libératrice.

LE ROMAN COMME ESPACE DE MÉMOIRE COLLECTIVE

Dans *Rebelle* de Fatou Keïta, le roman ne se limite pas à raconter une histoire personnelle : il devient un lieu de mémoire collective où l'expérience de l'excision devient le reflet d'une réalité partagée. À travers le parcours de son héroïne, l'auteure inscrit la souffrance dans une histoire plus vaste, montrant les mécanismes culturels et patriarcaux qui structurent la pratique. Le texte devient un lieu où l'on garde les violences tues, transformant la fiction en lieu de conservation et de transmission. La mémoire collective se construit par la répétition des voix et des récits. L'histoire du protagoniste fait écho à celles d'autres femmes, dont les trajectoires dessinent une chaîne de générations. Cette transmission montre que l'excision n'est pas un acte isolé, mais un système intériorisé, perpétué par les femmes au nom de la tradition. Le roman révèle la dimension structurelle de la violence : le corps féminin devient le support d'une mémoire culturelle à la fois identitaire et oppressive.

L'espace romanesque permet aussi de reconfigurer cette mémoire. Là où la tradition impose l'oubli, l'écriture introduit un travail de remémoration critique. Les souvenirs douloureux ne sont plus refoulés, ils sont nommés, décrits et analysés. Ce processus participe à une « dénaturalisation » du rite : en le rendant visible, le texte rompt avec son statut de tradition. Le roman crée un contre-discours face aux récits qui légitiment la pratique. Il substitue une mémoire problématisée à une mémoire mythifiée. De plus, la dimension collective se manifeste dans le lien entre mémoire personnelle et mémoire nationale ou africaine. L'œuvre suggère que la violence faite aux femmes est une question sociale importante, qui engage l'avenir des communautés. En inscrivant l'expérience de l'excision dans un contexte de changements sociaux, le roman participe à une réflexion sur l'évolution des sociétés africaines. La mémoire collective n'est pas figée, elle devient un lieu de débat et de transformation.

Enfin, le roman remplit une fonction morale, car en donnant la parole aux victimes, il contribue à inscrire leur expérience dans l'espace public. La littérature devient alors un lieu de reconnaissance et de réparation. *Rebelle* transforme la mémoire traumatique en mémoire partagée, capable de faire prendre conscience et d'engager. Le texte ne se contente pas de conserver le passé, il l'interroge afin d'ouvrir la voie à une mémoire libératrice, basée sur la dignité et la parole retrouvée.

LA RÉVOLTE FÉMININE COMME ÉCRITURE DE LA RÉSISTANCE

Dans *Rebelle* de Fatou Keïta, la révolte des femmes est l'axe principal du roman et se déploie comme une écriture de la résistance. Obioma Nnaemeka souligne que « la résistance des femmes africaines passe souvent par une négociation entre

rupture et continuité » (364). Face à l'excision, la protagoniste passe du statut de victime à celui de sujet qui parle. Ce changement montre que le corps meurtri devient un lieu où l'on peut s'exprimer, et la souffrance se transforme en parole. La révolte commence par une prise de conscience. L'héroïne comprend que la tradition fonctionne aussi comme un instrument de domination. Ce moment marque une rupture : l'adhésion aux règles laisse place à une interrogation. La révolte ne naît pas d'un rejet de la culture, mais d'une tension entre héritage et dignité. Le texte montre cette tension à travers des dialogues qui révèlent l'intensité du combat intérieur.

L'écriture devient alors un acte de résistance. En racontant l'excision, le roman brise le tabou qui protège la pratique. Nommer la douleur est un défi. Cela donne à la parole des femmes une dimension politique et fait de la question un enjeu collectif. La révolte s'exprime aussi par le refus d'accepter son sort : l'héroïne revendique le droit à disposer de son corps, au plaisir, à l'éducation et à l'autonomie. De plus, la résistance prend une dimension relationnelle et s'inscrit dans une solidarité féminine. Le roman suggère que le changement social passe par l'alliance des femmes. Cela ouvre la possibilité d'un changement entre les générations : refuser l'excision pour les filles devient un acte fondateur. La révolte dépasse l'individu et devient un projet collectif.

Enfin, la révolte des femmes dans *Rebelle* est une esthétique. Le choix d'une histoire centrée sur l'expérience des femmes, la valorisation de la subjectivité et la dénonciation des violences montrent un engagement. L'écriture ne fait pas que montrer la résistance, elle la met en scène. En transformant la blessure en discours et la douleur en critique, le roman fait de la littérature un lieu d'émancipation. La révolte devient une façon d'écrire contre l'oppression et pour la dignité des femmes.

REMISE EN QUESTION DU MYTHE DE LA TRADITION DITE SACRÉE

Dans *Rebelle* de Fatou Keïta, la tradition n'est pas présentée comme un héritage uniforme et indiscutable, mais plutôt comme une construction idéologique liée aux rapports de pouvoir. L'un des points clés du roman est sa remise en question du mythe de la « tradition sacrée », soit l'idée que certaines pratiques, comme l'excision, seraient intouchables car très anciennes. En montrant les contradictions dans le discours traditionnel, le texte révèle que le caractère sacré sert souvent à empêcher toute remise en question. Le roman montre d'abord que rendre l'excision sacrée repose sur une idée de pureté, d'honneur et d'identité communautaire. L'argument de la continuité historique – « on a toujours fait comme ça » – sert à justifier la violence et à rejeter toute contestation. Or, en montrant la souffrance physique et morale de l'héroïne, le récit crée une faiblesse dans cette façon de penser. La douleur, réelle et concrète, contredit l'idéalisation du rite. Ainsi, le roman oppose l'expérience vécue au discours établi : le mythe se heurte à la réalité du corps blessé.

La remise en question passe ensuite par la mise en lumière des façons dont la tradition se transmet. Le roman souligne que la tradition n'est pas une idée abstraite ; elle est portée par des personnes, souvent des femmes, qui veillent à sa reproduction. Cette précision rend l'analyse plus complexe : au lieu d'une vision simpliste avec des hommes oppresseurs et des femmes victimes, *Rebelle* montre comment la domination

masculine s'intègre et se poursuit par l'intermédiaire des femmes. La tradition apparaît alors comme un système intériorisé, accepté comme normal, dont la force vient de l'adhésion de tous. En montrant cet aspect construit, le texte enlève le caractère sacré de la pratique et la replace dans une perspective politique.

De plus, le roman inscrit sa critique dans une vision dynamique de la culture. La tradition n'est pas rejetée en totalité ; sa capacité à évoluer est interrogée. En cela, *Rebelle* rejoint le féminisme africain (c'est une approche qui lutte contre les inégalités de genres en Afrique en intégrant les réalités culturelles et sociales tout en valorisant une vision communautaire et contextualisée des rapports entre hommes et femmes), qui refuse l'opposition stricte entre modernité occidentale et authenticité africaine. Contester l'excision ne veut pas dire abandonner l'identité culturelle, mais revendiquer une culture vivante, capable de se transformer pour préserver la dignité humaine. Le caractère sacré invoqué pour justifier la violence est donc remis en question et apparaît comme un moyen de garder le pouvoir plutôt que comme une nécessité culturelle.

Enfin, la parole de l'héroïne est essentielle dans cette critique. En osant dénoncer la violence et en brisant le silence imposé, elle enlève le caractère sacré de ce qui ne doit pas être dit. Le langage devient un moyen de démystification : ce qui était secret et respecté de force est montré, analysé, contesté. L'écriture elle-même participe à ce processus, en transformant un tabou social en sujet littéraire et politique. Donc, la déconstruction du mythe de la tradition dite sacrée dans *Rebelle* repose sur trois points : confrontation entre mythe et expérience du corps, mise en lumière des mécanismes de transmission sociale, et affirmation d'une parole féminine critique. En enlevant à l'excision son aspect intouchable, Fatou Keïta ouvre un espace de réflexion où la tradition n'est plus un absolu mais un sujet de discussion. Le roman affirme donc que toute pratique culturelle, même ancienne, doit être confrontée aux principes de justice, de dignité et de liberté.

CONCLUSION

Cette étude a examiné la façon dont *Rebelle* de Fatou Keïta s'inscrit dans une écriture engagée qui dénonce les violences faites aux femmes. À travers l'excision, le roman révèle une violence profondément ancrée dans les règles patriarcales et les discours qui justifient la domination masculine. L'analyse a montré que l'excision est présentée non comme un rite culturel inoffensif, mais comme une mutilation qui affecte l'identité et la pensée des femmes. En montrant la douleur, le traumatisme et le silence, Fatou Keïta transforme la fiction en un lieu de témoignage et de mémoire. Cependant, *Rebelle* ne se limite pas à montrer la souffrance, mais il développe une façon de résister, montrée par une héroïne qui refuse la soumission. La prise de parole, la déconstruction de la tradition et la réappropriation du corps sont des stratégies pour s'opposer à la société. *Rebelle* contribue au féminisme africain en affirmant que la littérature peut être un outil de sensibilisation et de changement social. L'œuvre invite à repenser la tradition et à reconnaître l'importance du corps des femmes dans les luttes pour leur liberté.

ŒUVRES CITEES

- Bourdieu, Pierre. *La domination masculine*. Paris: Seuil, 1998.
- Caruth, Cathy. *Unclaimed Experience: Trauma, Narrative, and History*. Baltimore: Johns Hopkins UP, 1996.
- Davies, Carole Boyce. *Black Women, Writing and Identity: Migrations of the Subject*. London: Routledge, 1994.
- Galtung, Johan. "Violence, Peace, and Peace Research." *Journal of Peace Research* Vol. 6, No. 3, 1969: pp. 167–191.
- Kalisa, Chantal. *Violence in Francophone African Women's Literature*. Lincoln: University of Nebraska Press, 2009.
- Keïta, Fatou. *Rebelle*. Abidjan: Nouvelles Éditions Ivoiriennes, 1998.
- Laub, Dori. "Bearing Witness or the Vicissitudes of Listening." In Shoshana Felman and Dori Laub, eds. *Testimony: Crises of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History*. New York: Routledge, 1992, pp. 57–74.
- Nnaemeka, Obioma. "Nego-Feminism: Theorizing, Practicing, and Pruning Africa's Way." *Signs* 29, Vol.2, 2004, pp. 357–385.
- Ogundipe-Leslie, Molar. *Re-Creating Ourselves: African Women and Critical Transformations*. Trenton: Africa World Press, 1994.
- Oyewumi, Oyeronke. *What Gender is Motherhood? Changing Yoruba Ideals of Power, Procreation and Identity in Modernity*. Palgrave Macmillan, 2016.
- Ricoeur, Paul. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris: Seuil, 2000.
- Scarry, Elaine. *The Body in Pain: The Making and Unmaking of the World*. New York: Oxford UP, 1985.
- Stratton, Florence. *Contemporary African Literature and the Politics of Gender*. London: Routledge, 1994.